

The background is a vibrant watercolor illustration of a cosmic scene. It features swirling nebulae in shades of deep blue, magenta, and yellow, with numerous small white stars and larger, multi-pointed starbursts scattered throughout. In the center, the white silhouette of a couple is shown in profile, facing each other and kissing. The woman's hair is depicted with a few wispy strands. The overall style is soft and artistic, with a dreamy, celestial atmosphere.

Nelly M.
Gontran

ET SI
DIEU AVAIT
UN PLAN

Nelly M. Gontran

Et si Dieu avait un plan

© Nelly M. Gontran, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8522-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes anges gardiens,
À mon guide,
À ma rebelle sans qui rien n'aurait été possible,
À nos défunts,
À nos vivants.

CHAPITRE 1 – LA RENCONTRE

Mon premier jour de travail après six mois d'absence est enfin arrivé ! J'ai hâte de retrouver tous mes collègues et ma rebelle ! Qu'allait-elle bien pouvoir me raconter ? Il a dû s'en passer des choses durant cette longue absence.

Six mois ! Londres me paraît si loin. Ici, tout est comme je l'avais laissé : Romain et ses colères, l'appartement et ses chimères.

J'enfile mon haut rouge aux manches interminables : il se mariera très bien avec mon pantalon noir. J'applique du mascara et je me lisse les cheveux (ils ont décidé d'être indisciplinés aujourd'hui). Je suis enfin prête.

Romain est parti sans me dire au revoir ce matin, ce n'est pas grave, il m'en faut plus pour me gâcher la journée.

Arrivée dans le bus, je me faufile comme je peux au milieu des gens ; j'avais oublié le bruit, les odeurs, les babillages, toute cette vie. À Londres, j'étais à la campagne, dans un petit village nommé Bibury. Tout était silence, je cherchais le calme à l'époque. Ma cousine Mélyne y habite depuis sept ans. Elle s'était éprise d'un Anglais qu'elle avait rencontré dans son Andalousie natale. L'amour l'avait amené jusqu'à lui, elle quitta tout pour faire sa vie là-bas. La fuite de mon quotidien m'emmena jusqu'à elle.

Dix minutes me séparent de ma rebelle. J'ai hâte de la revoir ! Mon regard se pose sur deux amoureux qui s'embrassent langoureusement au milieu de cette foule impatiente, qui se dévisage à chaque arrêt. Ces deux-là ne bougent pas d'un iota, comme s'il n'y avait qu'eux ; je peux sentir, je ne sais comment, cette bulle d'amour qui les entoure.

Le bus s'arrête à nouveau. Je traverse et j'aperçois mon hôpital. À l'entrée, il y a une femme, maigre, les cheveux blancs, habillée avec une blouse fermée à l'arrière, celle que portent les patients hospitalisés. Un pied à perfusion est à côté d'elle et lui permet de se déplacer. Elle fume. Son regard me dérange. Est-ce que

je l'ai incommodée pendant qu'elle inhale sa fumée ? Son âme me suit jusqu'à l'intérieur de l'ascenseur.

Je sais : elle va mourir dans la journée.

Il n'est pas rare que me viennent des pensées qui, quand elles arrivent (comme des flashs) se concrétisent sans que je ne puisse l'expliquer. Bien évidemment, ce ne sont jamais de douces prophéties.

Mon étage.

« Agnès ! Ma rebelle se jette dans mes bras.

— Mathilde, comment ça va ? (Cette question est d'une banalité.)

— C'est à toi qu'il faudrait demander plutôt ? Pose tes affaires, tu vas tout me raconter devant un café, je suis impatiente, je veux tout savoir de ton voyage à Londres ».

J'avais oublié le rituel que constituait le passage devant la machine à café et sa salle de pause qui se substituerait au confessionnal. Je ne ressens pas l'immense besoin d'être écoutée, mais allons-y.

Tous mes collègues sont présents, et presque à l'unisson :

« Agnès ! Bonjour !

— Bonjour à toutes et à tous ! » le rouge me monte aux joues.

Doriane est là.

« Tu vas nous raconter tes six mois d'absence ? Tu n'es pas trop malheureuse de revenir parmi nous ? dit-elle d'un ton sarcastique.

— Non, je suis heureuse de tous vous retrouver et de reprendre le travail. Mon voyage n'a pas été passionnant ; je suis partie pour me reposer et revoir ma cousine, être en famille. Maintenant que je suis là, vous allez devoir me supporter un moment, je crois ». Tous se mettent à rire.

Tous les regards sont braqués sur moi, je connais maintenant l'effet que peut ressentir une biche devant des chasseurs. On se sert du café avec ma rebelle et on tourne les talons, laissant des points d'interrogation posé sur les lèvres impatientes de tout le monde.

« Tu vois, ça s'est bien passé, dit ma rebelle d'un ton enjôleur, tu t'es encore justifiée comme à ton habitude.

— Je ne trouve pas que je me sois justifiée.

— À la réflexion de Doriane ce n'est pas grave, je le sais que tu n'as pas confiance en toi !

— Si dire la vérité pour toi c'est se disculper... C'est pour ça que tu es ma rebelle ! »

Le téléphone sonne. Comme si nous ne nous étions jamais quittées, nous nous exclamons en même temps :

« Qui nous dérange ?

— Le travail », dit Doriane qui rentre dans le bureau (comme à son habitude, elle aime surprendre).

Je réponds à un médecin qui a besoin que son mot de passe soit réinitialisé. Mathilde s'affaire à allumer son ordinateur et à ignorer Doriane qui retourne dans son bureau. Je raccroche et je regarde ma rebelle. Elle n'a pas changé.

« De quelle couleur est mon aura ? Je suis sûre que tu l' observes.

— Elle est très lumineuse, comme toi.

— Didadidadoum », dit-elle avec toute l'énergie dont elle sait faire preuve.

Je ne connais pas cette onomatopée ! Elle est comme ça ma rebelle, elle a ses

propres mots. Je l'admire en secret. Il est vrai que je me justifie toujours pour un oui ou pour un non. Elle n'a jamais besoin de le faire.

Le téléphone sonne.

Je dois présenter le nouveau logiciel de dictée numérique à un urologue.

« On finira notre conversation d'ici une heure, j'ai rendez-vous avec le Dr MOULIN.

— Tu vas le former à quoi ?

— Au dictaphone connecté, à tout à l'heure ».

Nos secrétariats sont au premier étage, pas très loin de celui du docteur. Sa secrétaire, une blonde pas très souriante, me conduit devant le bureau et frappe à la porte. Elle l'ouvre sans même attendre un quelconque aval, me présente brièvement, puis repart sans demander son reste.

« Bonjour », dis-je un peu gênée.

Je suis anxieuse, je ne connais pas très bien ce logiciel qui est nouveau à l'hôpital et j'ai lu la documentation de formation hier soir entre un verre de vin et Romain qui grognait, comme à son habitude, contre mon chat cette fois, car il faisait ses griffes contre son canapé en similicuir.

Je prends mon courage à deux mains, je m'approche de son bureau et j'attrape une chaise. Je ne vois pas qu'elle a des roulettes. Je m'élance et je me retrouve par terre ! Saleté de siège ! Le Dr MOULIN me regarde, il ne plaisante pas, il me dit d'un air détaché :

« Vos chaises n'ont pas de roulettes dans votre service ?

— Si, mais elles sont disciplinées, elles ne prennent pas la fuite à la moindre

occasion ».

Il n'esquisse même pas un sourire. Il est temps de commencer cette formation ou sinon elle ne terminera jamais.

« Je me prénomme Agnès et je vais vous présenter le nouveau logiciel de dictaphone connecté. Je vais vous montrer comment l'utiliser ».

Je regarde l'heure, il est déjà midi ! La formation achevée, je salue le docteur qui me remercie pour l'heure que je lui ai accordée (aucune allusion à la chute. Oh mon Dieu ! J'ai honte !).

Arrivée au bureau, je constate un attroupement le long du couloir, tout le monde m'attend pour partir à la cafétéria. Mathilde me saisit par la main et m'entraîne au premier rang.

Au bout du corridor, un regard se pose sur moi. Je tourne ma tête vers la droite et j'aperçois trois médecins qui nous observent ; l'un d'entre eux me fixe ; il est grand, brun et il est très beau. Cet arrêt sur image n'a pas duré plus de trois secondes.

« Agnès ! Tu en penses quoi ?

— À propos de quel sujet ?

— J'en étais sûre, tu es encore dans la lune !

— Excuse-moi, qui étaient-ce ces trois docteurs devant l'ascenseur ?

— Des assistants en pédiatrie. Pourquoi ?

— Pour rien, je m'interrogeais, il y a de nouveaux visages, pourtant je ne suis partie que six mois.

— Eh bien, parlons-en de ces six mois ! Je trépigne d'impatience depuis ce matin.

— On arrive au self, je te raconterai tout à l'heure, on va être douze à table, j'aimerais ne pas être le centre d'attention, ça me gêne.

— Comme tu voudras ! » dit ma rebelle agacée.

Il y a une queue à n'en plus finir. J'aperçois la pancarte ; on peut y lire le menu : des lasagnes, des épinards, du riz et de la viande de porc au choix.

Je sens qu'on m'observe. Je me retourne : il est là. Une étrange chaleur m'envahit et une peur qui m'empoigne le ventre me paralyse. Il est là. Il prend son plateau, je le pourchasse à mon tour du regard. Il s'arrête. Je le vois dire un mot à l'oreille d'un de ses confrères ; il s'interrompt et me jette un coup d'œil en fronçant les sourcils. Par tous les dieux ! J'ai l'impression d'être nue et de l'avoir contrarié ! Quelle désagréable sensation !

« Bonjour, que désirez-vous ? (mince) c'est à mon tour.

— Bonjour, donnez-moi des lasagnes s'il vous plaît, merci ».

Je rejoins mes collègues à table. Tous discutent d'une série que je ne connais pas. J'écoute vaguement, elle traite de guerre, de cape et d'épée. Je tourne la tête, presque instinctivement, et je le vois encore. Il règle son repas et retrouve ses confrères. Il commence à manger et ne me quitte pas des yeux. Je n'arrive plus à suivre la conversation. Je suis au milieu d'une foule, mais je ne vois que lui. Son regard m'appelle. Il dévore son plat alors que moi je n'ai plus faim.

« Agnès ! tu ne manges plus ?

— Non, j'avais perdu l'habitude des mets sans saveur », dis-je d'un ton ironique.

Le repas achevé, j'accompagne ma rebelle qui fume sa cigarette quotidienne avant de revenir à nos dossiers. Elle me raconte sa nuit avec son amant de